

—Il est allé voir la Cardoze... Quelle drôle de mine elle va faire quand ce garçon lui aura lâché sa phrase !

Cette satisfaction du serviteur se serait immédiatement éteinte pour faire place à la colère, s'il se fût douté qu'en ce moment même Avril, au lieu d'obéir à ses instructions, avait pris un tout autre chemin que celui qui devait le conduire auprès de la servante.

Bien que son mentor lui eût fait vertement sentir tout le danger qui résulterait pour lui à ne pas vouloir se laisser aveuglément guider, la vanité du jeune homme se révoltait à cette idée d'être conduit à la lisière.

—Croit-il donc être la sagesse incarnée, ce vieillard radoteur qui prétend que les autres ne font que des bêtises ? s'était-il dit, la nuit, avant de s'endormir.

Et, pendant son court sommeil, il s'était vu maître des dix millions... et aimé de Mme de Jozères. Car le désir de conquérir cette femme s'était définitivement fixé dans sa vicieuse imagination.

Aussi, à son réveil, lorsqu'il avait quitté sa demeure, sa première pensée, en mettant le pied dans la rue, avait été que, l'ex-procureur et Perrier n'étant pas à Paris, il n'aurait jamais une plus belle occasion de trouver Mme de Jozères seule chez elle. Mais, s'il était un stupide orgueilleux, son âpre soif de l'or lui donnait parfois aussi une lueur de raison. Il songea donc à cette catégorique menace que Bourguignon lui avait faite de le renvoyer à sa corde... et il sentit un léger frisson de peur.

—C'est pourtant vrai, s'avoua-t-il, que je dépends de cette ganache... mais, puisque ce rôle doit me conduire aux dix millions, il me faut filer doux... Oui, mais que je tiens enfin cette fortune ! comme je me débarrasserai vite de l'ennuyeux personnage.

Absorbé dans ces réflexions, il poursuivait son chemin... et ce chemin, inutile de le dire, était celui qui le menait à la rue Laffitte où demeurait le ménage de Jozères.

Quand, de loin, il aperçut la porte de la maison, la voix de la prudence lui conseilla une dernière fois de se détourner à temps pour aller tout droit où il lui avait été commandé de se rendre. Mais, malheureusement, il se souvint que Bourguignon lui avait aussi dit que, s'il ne trouvait pas la Cardoze chez Perrier, il n'avait qu'à repasser dans la journée et que la mystérieuse phrase était aussi bonne le soir que le matin.

—Donc, il n'y a pas presse, et la commission peut attendre, pensa-t-il.

Cette décision prise, il marcha d'un pas plus pressé vers la demeure de M. de Jozères. Mais, comme il allait l'atteindre, il se sentit le corps brusquement ceinturé par deux bras qui l'arrêtèrent sur place aussi solidement que si on l'eût attaché à la porte Saint-Denis. L'héritier n'eut pas besoin de chercher longtemps à quel individu, caché derrière son dos, appartenaient ces énormes et vigoureux bras qui l'étreignaient, car, aussitôt, une voix joyeuse lui beugla aux oreilles :

—Ah ! j'en tiens donc un !

Et, après avoir été retourné avec autant de facilité que s'il eût été une légère plume, Avril se trouva nez à nez avec Caduchet, dont la face étincelait de contentement.

Le sourd ne lui laissa pas le temps de parler et il reprit en hurlant de plus belle :

—Ah ça ! mon cher, est-ce que maintenant les abricots, les roses et les cerises poussent en décembre ? Que se passe-t-il donc d'extraordinaire à la campagne ? D'où vient cette rage de courir

les champs ? J'ai été l'autre jour chez vous : " A la campagne ! " m'a répondu votre portier. Bon. Je vais chez Mme d'Armangis : " A la campagne ! " me dit-on. M. de Valnac est aussi à la campagne... de même que le docteur Perrier chez lequel j'ai passé ce matin... Enfin le perpétuel " à la campagne " vient encore de m'être répété chez M. de Jozères d'où je sors... Aussi, quand je vous ai aperçu, j'étais précisément en train de me demander ce qu'il peut y avoir de tellement extraordinaire aux champs pour que chacun déménage ainsi en plein cœur d'hiver.

Dans toute la longue tirade du désolé Caduchet, le jeune homme n'avait uniquement fait attention qu'à ce précieux détail qu'il sortait de chez de Jozères. Il se pencha donc à l'oreille du grotesque, et, de sa voix la plus aiguë, il lui cria dans le tuyau auditif :

—Mais vous devez avoir au moins trouvé Mme de Jozères ?

—Vous me trouvez mauvais air ? glapit le sourd. Je le crois sans peine... car tout est changé dans mon hygiène... Songez-y donc, trois cuisines dont j'avais l'habitude et qui me manquent à la fois !... Aussi j'ai l'estomac d'un flasque ! je suis certain que je le ferais passer facilement par l'anneau d'une bague... Ah ! vous ne m'apprenez rien en disant que j'ai mauvais air !

Puis, changeant brusquement de thèse :

—Au moins, continua-t-il, si, avec l'estomac vide, j'avais le cœur plein... mais non, vide aussi... pas la plus petite nouvelle de la divine Pillois ! Est-elle aussi allée à la campagne ?

Malgré l'insuccès de sa première tentative, Avril revint à la charge. Cette fois il réunit ses deux mains en conque et les appliqua sur l'oreille du gras bonhomme ; puis, employant tout ce qu'il avait de poumons, il lui cria :

—Avez-vous vu Mme de Jozères ?

Le sourd sembla enfin avoir entendu, grâce à cette précaution du questionneur qu'il interpréta mal.

—Pourquoi me dites-vous cela en confidence ? Avez-vous donc peur que quelqu'un surprenne votre question ? A quoi bon me la murmurer entre vos mains ?

—Sapristi ! ce n'est pas malheureux, il a compris, pensa Paul, joyeux de sa réussite.

—Non, poursuivit le ventru froissé, je n'aime pas qu'on me marmotte comme cela aux oreilles. Est-ce que je vous ai jamais demandé de baisser la voix ?

Ceci dit avec un peu d'aigreur, le magot reprenant sa bonne humeur, ajouta :

—Maintenant que je vous ai fait mes observations sur votre manie de causer tout bas, je vais répondre à votre question... Oui, j'ai vu chez Mme de Jozères.

—Patatras ! mon animal n'a pas entendu ! se dit Avril à cette réponse qui lui prouvait que ses mains mises en conque et son effort de poumons n'avaient produit qu'un résultat négatif.

Renonçant à se faire comprendre, Paul songeait à quitter son homme, quand il fut retenu par les paroles suivantes de Caduchet qui avait continué :

—Oui, elle m'a fait offrir un verre d'alicante en me priant par écrit... pourquoi par écrit, quand il était si simple de me le faire dire par sa camériste ? Parole d'honneur ! les dames ont quelquefois de drôles d'idées !... enfin en me priant par écrit de l'excuser de ce qu'elle ne pouvait me recevoir, attendu qu'elle s'habillait... car elle allait sortir...

—Elle allait sortir ! répéta l'héritier que ce renseignement